

doit être un brocanteur quelconque. Je te la retrouverai. Et nous pincerons comme cela le voleur...

—Oh ! je ne demande pas qu'il soit puni. Que l'on me rende seulement ma vieille, et je serai heureuse.

—Moi pas... Car, vois-tu, je le connais, moi, ton voleur.

—Et qui donc, Mattéo, qui donc ?

—Je n'ai que des soupçons...

—Parle... Parle quand même...

—Pas une preuve, tu me comprends ? pas une !

—Je t'en prie.

—Celui que je soupçonne, c'est le maître !

—Ah ! Mattéo, dit-elle avec réprobation. Tu veux te venger parce qu'il t'a battu. C'est mal !

—Il m'a battu injustement et je veux me venger, c'est vrai. Eh bien ! ma vengeance consistera à te prouver que je ne l'ai pas accusé à tort... Tu verras, tu verras !...

—Tu avais deux choses à me dire...

—Oui, la seconde, c'est qu'il faut que tu quittes Luccini au plus vite... Si tu ne le quittes pas, désormais ce sera impossible. Plus tu attendras, plus les obstacles grandiront. Je ne le connaissais pas, vois-tu, lorsque je t'ai conseillé de venir chez nous. J'en étais encore à mes débuts, de même que toi aujourd'hui. Tu as vu les cruautés qu'il a commises sur moi. Je les lui ai vu commettre sur bien d'autres, en ton absence. C'est un bourreau, cet homme. Il n'a pas de pitié. Tu t'imagines sans doute qu'il a eu des bontés pour toi ? Ce ne sont pas des bontés, c'est de la ruse. Va-t'en de chez lui, Fanchon, fuis-le comme la peste ou tu es perdue !... C'est un avare qui ne connaît que l'argent... Il m'en a volé, il a volé les autres, il te volera et il te battra...

—Il est trop tard.

—Pourquoi ?

—Je lui dois de l'argent.

—Ah ! tu vois ! tu vois ! Il a fait avec toi comme avec tous. C'est son procédé ordinaire. Il s'arrange pour que nous nous endettions avec lui. Et dès lors, il nous tient... Et il nous tient pour longtemps, car jamais il ne nous rend de comptes ! Et quels comptes pourrait-on exiger de lui ? Il nous nourrit et il nous loge... Est-ce que de cette façon-là, il n'est pas notre maître !

Et Mattéo serra les poings !

—Combien lui dois-tu ?...

—Je ne sais pas au juste.

—Non. On ne sait jamais avec lui. C'est encore un de ses moyens ! Tâche de te rappeler...

—Il m'a acheté cette vieille pour trois cents francs !

Mattéo haussa les épaules.

Il examina l'instrument.

—Je ne m'y connais pas, dit-il, mais j'en ai vu de pareils à des devantures, affichés pour cent francs. C'est donc deux cents francs qu'il te vole... Quant à la tiennne, à celle qu'on t'a prise, je suis sûr qu'elle aurait pu être vendue très cher... peut-être cinq cents francs... peut-être mille francs...

—Elle n'avait pas de prix pour moi ! dit Fanchon attristée.

—Elle en avait pour lui, crois-le bien !... Ainsi, nous disons trois cents francs de dettes !... C'est tout ?

—Non.

—Quoi encore ?

—Ces vêtements,

—Combien ?

—Cent cinquante francs.

—Il gagne cent francs ! Te voilà donc avec quatre cent cinquante francs de dettes, ma pauvre Fanchon. Jamais tu n'arriveras à rembourser cette somme.

—Alors que faut-il que je fasse ? dit-elle, craintive.

—Rien, pour le quart d'heure... Mais je veille... Aie confiance en moi. Je saurai bien te tirer de ses griffes...

—Comment feras-tu ?

—Je trouverai ta vieille. Il n'y a que ce moyen-là... Et quand je l'aurai retrouvée, gare à Luccini !

—Oh ! Mattéo, si tu fais cela, si tu la retrouves, je t'en serai reconnaissante toute ma vie...

—Séparons-nous, Fanchon. De temps en temps, je viendrai le matin, comme aujourd'hui, te dire bonjour et savoir de toi si tu n'es pas trop malheureuse... Au revoir...

—Au revoir, Mattéo.

Et ils s'embrassèrent.

III

De temps en temps, en effet, elle revit Mattéo.

C'était toujours le matin, lorsque les enfants sortaient de la maison de la rue de la Bûcherie.

Il s'approchait de Fanchon, lorsque celle-ci l'avait aperçu et alors que les autres ne pouvaient plus le voir.

—Je n'ai rien encore. Mais il ne faut pas te décourager... Je cherche... Je suis sûr que je trouverai, et je le répète. Tout de même, fais-en autant de ton côté, et toutes les fois que tu rencontreras un brocanteur, regarde bien jusqu'au fond de sa boutique.

Et après un moment de réflexion :

—Seulement, à toi, ce sera plus difficile, car Luccini doit arranger tous les matins tes itinéraires de façon à ce que tu ne trouves pas le quartier où il a vendu ta vieille.

—Tu crois toujours ?...

—Si je crois ? J'en suis certain.

Et prenant tout à coup Fanchon par le bras :

—Et même, il vient de me passer une idée... Souviens-toi de ce que je viens de te dire au sujet de tes itinéraires. Fais-y bien attention... Et ce sera lui qui se livrera...

—Je ne comprends pas, mon petit Mattéo, dit la jeune fille en ouvrant de grands yeux.

—Écoute... Ce sera peut-être un peu long, mais cela me semble d'un effet sûr... Nous mettons, en général, quinze ou vingt jours à parcourir tous les arrondissements de Paris. Dans quinze ou vingt jours, tu me diras quel est celui des arrondissements où il aura so-disant oublié de t'envoyer. Nous ne bougerons pas, pour ne point nous tromper. Nous attendrons toujours... Quinze ou vingt jours après, quand Paris aura été parcouru de fond en comble par toute la bande et qu'il nous faudra recommencer, tu me diras si l'arrondissement oublié une première fois l'a été une seconde... En ce cas, Fanchon, plus de toute... c'est qu'il aura des raisons pour que tu n'y mettes pas les pieds... et ce sera là que nous retrouverons ta vieille... As-tu bien compris, cette fois ?

—Oui.

—Et crois-tu que j'ai raison ?

—Peut-être.

—Je vois que tu n'es pas encore persuadée que c'est Luccini qui a volé ton instrument, ma pauvre Fanchon ?

—Je n'ose croire à une pareille infamie...

—Il est capable, va d'en faire bien d'autres... Et je souhaite, avant que je te tire de ses griffes, que tu n'apprennes pas à le connaître à tes dépens... Ce serait trop cruel pour toi et tu risquerais d'en porter les marques toute ta vie...

Les semaines s'écoulèrent.

La prédiction de Mattéo ne tarda pas à se réaliser.

Lorsque Fanchon n'apportait pas la somme ronde de quinze francs que Luccini exigeait tous les jours, elle était battue.

Tout d'abord, ce furent des gifles.

Un jour, il la frappa si fort que le sang lui sortit par le nez et que tout le visage se tuméfia.

Il eut peur de la laisser en pareil état, car il craignait d'attirer l'attention de la police sur ses petits martyrs.

Il lui ordonna de garder la maison jusqu'à ce qu'elle fût rétablie, mais à partir de ce jour, il ne la frappa plus au visage.

Il prenait sa canne et lui en meurtrissait le corps.

Fanchon ne criait pas, ne pleurait pas.

Jusqu'alors, elle n'avait pas ajouté fois complètement aux accusations de Mattéo.

Maintenant que par elle-même elle était torturée, elle croyait l'enfant.

Et par contre-coup, elle acquiesçait la conviction que Luccini devait être le voleur de la vieille.

Et si elle ne pleurait pas sous les coups, si elle ne criait pas, si elle supportait cela avec un courage étrange, c'est qu'elle avait sa vengeance toute trouvée, le jour où Mattéo aurait remis la main sur l'instrument qu'on lui avait volé.

Parfois, Luccini était un peu inquiet de ce stoïcisme.

Et il disait :

—Voyons, qu'est ce que tu as à me regarder ainsi ?

Car elle ne baissait pas les yeux.

Elle le bravait de son regard largement ouvert.

Elle répondit avec calme.

—Je n'ai rien. Je suis à votre merci. Vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez. Je ne puis pas vous quitter, puisque je vous dois une grosse somme et que je suis honnête et veux vous la rembourser. Mais je prends patience et je ne pleure pas de votre brutalité, parce qu'un jour ou l'autre vous en serez puni !...

Le visage de Luccini devint hideux.

Il leva le poing.

—Et qui m'en punira ?... Toi, peut-être, la mijaurée ?

—Oui, moi, dit-elle avec gravité.

—Et comment ?

—Si je vous le disais, ce serait trop naïf de ma part. Et ce serait trop facile pour vous d'échapper au châtement.

Son poing ne s'abattit pas sur cette jolie tête.

Il la regarda un moment avec stupéfaction.

Puis il haussa les épaules.

Seulement, les cruautés continuèrent.